

BURN OUT

-

Le costume
de l'animal

Jonas Kerszner

Après tout, l'Homme est un animal.

L'Homme se distingue pourtant de l'animal par le poids de sa conscience. Ce fardeau. De ce fait, l'Homme travaille. Non pas par instinct comme l'animal qui agit pour sa survie. C'est par choix qu'il se plie à un système. Le plus surprenant dans cette étrange conscience, c'est qu'elle a poussée l'Homme à ériger ce même système pour lequel il travaille délibérément. L'Homme a bâti sa prison, se distinguant à nouveau. Il y a ensuite un semblant de liberté : Le choix du travail. C'est une pure et simple illusion dissimulant une aliénation évidente. Le choix est conditionné par un contexte social, le choix est contraint par le système.

L'Univers a édifié la conscience, et la conscience a édifié le système. L'Homme n'est qu'un réceptacle qui subit le poids de sa conscience et récolte ce qu'elle a semé. Un pantin devenu mouton. L'Univers a édifié la conscience qui a édifié le système, et le système a édifié le travail... Alors qu'il y avait déjà l'Art. L'Homme n'a su se contenter de l'Art. Il est un animal fou. L'Art, c'est le travail de l'Homme qui n'est pas imposé mais expressif, c'est une production naturelle. Il s'agit plus précisément d'une distinction saine entre l'Homme et l'animal, la seule qui le soit, car contrairement au travail, l'Art naît de sa passion.

L'Homme ne se distingue de l'animal que par l'Art et le travail. Ce sont deux branches d'un même arbre. Autrefois, on ne faisait nulle distinction entre les deux, en témoigne le terme « d'artisan ». C'est que le système était mince, et la civilisation encore primaire. Le temps les a distingué, les dirigeants prônant davantage le travail. Leur différence est désormais essentielle : L'Art est l'*expression* de la folie, tandis que le travail *conduit* à la folie.

Le travail finit, à terme, par réduire l'Homme à son aspect d'origine. Il s'est distingué de l'animal pour édifier quelque chose qui le rendra assez fou pour se résigner à se comporter de nouveau comme un animal. Le *Burn Out*, cette crise existentielle provoquée par une surcharge de travail, n'est autre que la dernière étape d'un aller-retour vers l'animal. Mais il y a un aspect intéressant dans le Travail, il réside dans cette folie qu'il engendre. Le Travail, quand il pousse l'Homme au delà de ses limites, produit un élan de révolte excentrique. Ce n'est qu'à cet instant que le Travail permet l'Art, lorsque l'Homme ne peut plus supporter l'absence de l'Art.

Woody Allen a dit que l'Homme était la seule créature ayant refusé d'être ce qu'elle est. Mais nul ne peut fuir une réalité qui colle à l'esprit. L'Homme est un Animal conscient, n'est-il pas pourtant l'œuvre d'Art la plus fantastique signée par la Nature ?

* * *

Il fallait être aveugle pour ne pas avoir constaté l'étroitesse de son costume. Il le portait depuis bien trop longtemps. Marcel travaillait dans le même bureau depuis plus de quinze ans. Il se souvenait encore que lorsqu'il était arrivé, la peinture du plafond était à refaire, le blanc virant à une couleur jaunâtre. La chaise grinçait chaque fois qu'elle bougeait. La porte ne pouvait s'ouvrir que de l'extérieur, ce pourquoi il ne fallait jamais la fermer. Aujourd'hui, la peinture était toujours à refaire, la chaise ne grinçait pas moins, et la porte ne pouvait s'ouvrir que de l'extérieur, ce pourquoi il ne fallait *surtout* pas la fermer de l'intérieur. Le salaire de Marcel n'avait qu'à peine progressé en dépit des heures qu'il avait passées chaque jour dans cette insalubre entreprise. Voici-donc où menaient plusieurs années d'études ambitieuses.

Il y avait de la paperasse à n'en plus voir la table. Il travaillait sans pause depuis maintenant six heures, et n'avait toujours pas détendu ses neurones.

Marcel reconsidéra ses années d'études, comme trois fois par semaines. Il se répétait, tel un sombre mantra, qu'il avait étudié puis travaillé pendant de longues années pour se retrouver dans une situation qui ne l'enchantait guère. Il avait appris à ne pas se plaindre, mais il n'avait jamais su se satisfaire. Au beau milieu de cet environnement morbide et plat, il était un oxymore, lui qui ne cessait de grandir dans un costume trop petit.

« J'ai trop de taffe pour me permettre de songer à un costume trop petit », se dit-il.

Il n'eut pas non plus le temps de finir de penser au fait qu'il ne devait pas penser. La porte, laissée entre-ouverte, dévoila l'un de ses collègues.

- Le patron m'a dit de te donner ça, prononça-t-il prestement en s'approchant.

Il ajouta, d'une haleine noyée par le café :

- C'est à finir pour ce soir. Le patron n'arrive pas à constituer cette maquette.

Ce type s'appelait Arthur, et il était détestable. Non pas que sa personne en elle-même soit désagréable, mais le rôle qu'il tenait dans la vie de Marcel ne pouvait être apprécié. Quand il se manifestait devant la porte cassée de son maudit bureau, c'était toujours parce que « le patron m'a dit de te donner ça ». Au bureau, Marcel était incapable d'amour. Parfois, ce sentiment le suivait jusque son domicile.

Arthur déposa mécaniquement un carton au pied de son bureau puis se retira.

Migraine. Ce n'était pas le premier mal de crâne du mois, ni de la semaine, d'ailleurs. Chaque fois qu'une migraine assiégeait Marcel, elle se manifestait de manière plus douloureuse que les précédentes. C'était un infernal crescendo.

L'homme au costume trop petit pensa de nouveau. Mais il ne sut pas vraiment à quoi. Il songea à sa jeunesse perdue, à son travail non-désiré. Toujours les mêmes thématiques, sauf qu'il ne savait plus quoi en penser. Il n'y avait plus de consistance en son esprit. Il n'avait pas le luxe de songer davantage au fait qu'il ne pouvait songer. Il se débarrassa tant bien que mal de ses tourments. Cyclique. Il faisait souvent cela : Quant une pensée tout juste soumise à sa conscience s'avérait trop décourageante, il l'a jetait dans un tiroir. Mais le tiroir débordait...

Marcel se leva afin de jeter un coup d'œil à ce que contenait le carton. C'était une maquette démontée. Un véritable puzzle. Il devait y avoir six pièces à peine, et pourtant, il était difficile de concevoir une finalité cohérente résultant d'un quelconque assemblage. Qu'est-ce qu'un tel bordel pouvait bien donner ?

La question qui fit déborder le questionnaire. Celle de trop. La douleur s'intensifiait. Son crâne implorait. Une massue le frappait de l'intérieur. Marcel, se sentant perdre contrôle, tenta de se jeter en dehors de cette abominable prison. Chlostrofleme à son paroxysme. Sa chaise s'effondra tandis qu'il titubait vers la sortie. Il s'écroula sur la porte qui ne s'ouvrait que de l'extérieur, et celle-ci se claqua contre lui. Il était pris au piège, condamné à sa folie.

Des flammes. Un sifflement vociférant dans ses oreilles. Atroce mélodie. Il était écroulé. Les secondes passaient pour des minutes, et les minutes pour des heures. Il entendait le *tic tac* claquant de l'aiguille tournant dans sa montre. Tout tournait. La pièce, son crâne. Ses mains vinrent se faufiler dans son cuir chevelu et il se saisit le crâne d'une étreinte sans précédente.

Enfin, il explosa.

L'animal se mit à gueuler. Il arracha sa cravate qui l'étranglait, déchira sa chemise trop petite. De manière incontrôlable, sous l'emprise de vive démangeaison, il se gratta chaque membre de son corps. D'abord le crâne, puis les fesses et sous les bras. Il sauta ensuite sur la première chose qu'il vit, et c'était son bureau. Il frappa dans tout ce qui se trouvait dessus en battant des pieds et des mains.

La bête ne pouvait plus respirer. Elle suffoquait. Il déchira davantage son costume, et se retrouva nu. Puis, l'animal se laissa tomber sur le sol. Le paquet le narguait d'un regard qui l'enragea davantage. En rogne, il hurla avant de se jeter dessus. Il secoua le carton avant de le jeter au milieu de la pièce. Au comble de sa folie, il se roula par terre. Ses cris ressemblaient à des aboiements. Il frappait tout ce qu'il rencontrait. Chaque élément de cette cage le mettait hors de lui. Il ne réfléchissait plus, il ne faisait qu'agir. Instinct pur. Instinct de survie ? Instinct de révolte. Parfois, il prenait deux objets, un dans chaque main, et les frappait bruyamment l'un contre l'autre.

La bête ne cessa tout mouvement que lorsqu'elle leva lentement le regard vers le plafond. Pour la première fois alors qu'elle regardait la surface du mur, elle ne songea pas à la peinture qui était à refaire. Elle poussa plutôt un cri de loup, dirigé tout droit vers le ciel. Elle regardait bien plus haut que le plafond. Puis, le primate se laissa tomber au sol. Fatigue. Flemme tout cours. L'ennemie même du travail. L'expression du refus de tout effort. Il ne bougeait plus. Il était un lamentable lamantin.

L'hystérie l'avait assiégée très vite. Il n'avait fallu pas moins d'un mal de crâne et d'un dixième de secondes pour faire ressortir l'animal qui sommeillait en lui. Mais la folie le quitta aussi vite qu'elle l'avait envahi. Bientôt, la bête rejoignit le néant.

* * *

Sa conscience émergeait doucement. L'homme était sonné. Il n'avait que très peu de souvenirs de ce qui s'était déroulé pendant ces cinq dernières minutes. La seule information qui lui était clairement offerte était quelque peu énigmatique : il était allongé sur le sol de son bureau.

Son bureau ? Il tourna la tête à droite, puis à gauche. Cet endroit ne ressemblait plus à son bureau. Étrangement, Marcel avait le sentiment que pour la première fois en plus de quinze ans, tout était absolument à sa place... Alors que rien n'était en place.

Il se souvint de quelques pensées. Il se souvint avoir crié, il se souvint avoir voulu travailler dans un zoo plutôt qu'ici.

Marcel consulta la maquette... Elle était assemblée ! Il songea à ce que lui avait dit Arthur.

« Il n'arrive pas à la constituer ».

Pour la constituer, il avait d'abord fallu la déconstituer. Pour parvenir à une composition, il est nécessaire, en premier lieu, de décomposer. Il n'eut pas le sentiment d'avoir agi volontairement, mais s'il avait réussi à construire, c'était parce qu'il avait détruit.

La porte s'ouvrit enfin, dévoilant Arthur. Quand l'on pense au loup ! On dit souvent « Quand l'on parle du loup ! », mais en vérité, le loup, on y pense beaucoup plus qu'on en parle.

- C'est quoi ce raffut ? fit ce dernier. Qu'est-ce que tu fous à poil ? Suffisait de toquer au mur, si tu étais blo...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'il s'interrompit devant un spectacle qu'il commençait tout juste à concevoir. Le bureau était renversé, il y avait des papiers partout, et au milieu de cette anarchie, était assis Marcel, nu, devant la maquette constituée.

- J'ai reconstitué ta maquette de merde, souffla-t-il, apaisé. Et je démissionne.

* * *

L'Homme est un animal conscient. Et qu'en est-il de l'Homme quand il est inconscient de sa situation ? N'est-il pas comme une poule dans un abattoir ? Un animal conscient qui n'est plus conscient n'est plus qu'une bête. De la même façon, un animal asservi n'est plus un Homme, et alors ressort son aspect animal. Ce moment-là est intéressant, ce moment où il meurt pour renaître. Le *Burn Out* est une prise de conscience. C'est le fruit de l'Arbre de la Connaissance dans lequel croque Adam.

L'Univers a édifié la conscience qui a édifié le système, et le système a édifié le Travail... Alors qu'il y avait déjà l'Art. L'Homme n'a su se contenter de l'Art. Cette fois, c'est clair : L'Homme est un animal fou.